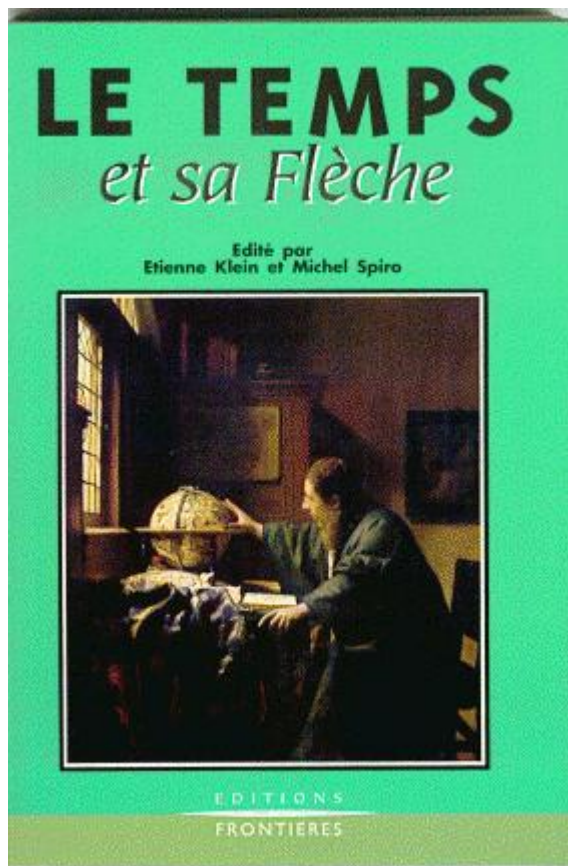


Gilles Fumey  
13 janvier 2008

## **2008, un nouveau millésime ou la flèche du temps chez les géographes**



Dans ce livre, un texte de Jean-Pierre Luminet : *Matière, espace, temps*.

L'excitation soudaine qui s'empare de la planète sur le méridien du changement de date au fur et à mesure que la terre tourne sur elle-même est une belle occasion pour les géographes de reprendre leurs vieux carquois de flèches et de voir comment ils se pensent dans cet évident, facile et mythique couple qu'est l'espace-temps.

L'histoire des calendriers montre que le temps est une construction culturelle des relations de succession et de durée des événements. Les hommes l'ont conçu comme un ensemble de signes et d'usages qui varient selon les régions du monde. Notre Nouvel an n'est pas celui des Chinois, des Musulmans, des Orthodoxes, des Juifs, des Mayas, des Hindous. Il est juste celui d'un usage du monde mis en place au 19<sup>e</sup> siècle avec la création du temps « universel » (cf. <http://www.julesverne2005.net/tour/...>), des méridiens de référence par les Britanniques qui étaient alors les maîtres du monde. La gestion de relations internationales par les diplomates, le commerce international et la finance ont contribué à l'élaboration de calendriers et des agendas, aujourd'hui des « feuilles de route » qui tendent à faire croire que notre temps serait uniformisé et, risquons le mot magique d'aujourd'hui, mondialisé. Ce qui est, bien sûr, une erreur. Il faut d'abord reconnaître la pluralité des temps.

Notre temps n'est donc pas un long fleuve tranquille, linéaire, objet-en-soi qui enregistre dans nos chronologies issues du calendrier grégorien, des séries d'événements, dates, faits de gloire ou histoires minuscules. **Le temps marque la limitation biologique de l'existence individuelle.** Cette limite peut être la mort au terme indubitable, mais peut être aussi la maladie, l'accident, la fin du travail, la réclusion forcée ou voulue, le deuil d'un proche. Tout cela se gère aujourd'hui dans les pays riches par des technologies économiques et financières (la retraite, l'assurance), des technologies de pouvoir qui construisent les palmarès électoraux, sportifs, boursiers : élections « démocratiques » enchâssées dans des calendriers, compétitions sportives bâties sur des performances imperceptibles mesurées par des chronomètres, top 50 des valeurs boursières les plus ou moins performantes sur des métriques variables. Ce qui implique que les temps sont des objets de représentation, savants ou non qui sont variables dans l'espace.

**Les géographes ont longtemps pensé le temps comme un invariant** et il a fallu attendre les travaux de Hägerstrand pour accorder au temps une place dans la constitution d'espaces d'échelles diverses. Mais même chez Hägerstrand, le temps est resté comme neutre dans la main d'opérateurs souvent collectifs, comme la famille ou les Etats. Comment expliquer la formation des très grands Etats de la planète (Etats-Unis et Canada, grands pays latino-américaines, Australie et, surtout, Russie) hors d'un contexte technologique particulier qui fut la révolution des transports ferroviaires ou, au moins, la possession de systèmes cartographiques permettant une bonne maîtrise territoriale ? Ces technologies-là sont l'expression de cultures, de systèmes de pensée qui sont loin d'être des invariants. Lussault cite Edward Soja [1] pour lequel l'instantanéité offerte par les nouvelles technologies actuelles pousserait à la « spatialisation du social ». Finie la diachronie ! Réévaluons le rôle de l'espace ! Erreur, car la relation au temps des individus est très complexe et différenciée selon les individus, et l'épaisseur de l'histoire ne s'annule pas d'un clic. Regardons comment les villes travaillent sur des « matériaux » de longue durée, aussi bien physiques (réseaux souterrains, foncier) que symboliques (mémoire, patrimoine) et comment ces temporalités anciennes n'ont pas fini de peser.

Mais ces « permanences » souvent « sédimentées », ainsi qu'on aime le dire en géographie, il vaut mieux insister sur leur réinterprétation, leur hybridation. Un monument, un texte, un réseau, bien qu'ils perdurent dans le temps, ne sont pas identiques sur ce temps-là. C'est **le sens de nos relectures permanentes de ce socle du passé**, ce qui nous émerveille ou nous inquiète, comme l'attestent les postures des médias sur « Ce qui s'est passé en 2007 » et sa variante « Ce qui vous attend en 2008 ».

**Il n'y aurait donc pas de couple « espace/temps » qui serait pertinent** comme les Grecs nous le faisaient croire. Jacques Lévy avait même osé considérer l'espace comme l'inverse du temps [2]. Le temps ne connaît pas la commutativité, souligne-t-il. Du coup, la principale caractéristique du temps est d'être irréversible : impossible de reculer dans le temps alors que deux points sont commutatifs dans l'espace. L'espace a donc, parmi ses fonctions, celle de rendre visible l'impact du temps. Et pour cela que les géographes aiment aussi le temps, les dates, les seuils comme les millésimes. Vive 2008 !

Gilles Fumey

**Pour en savoir plus :**

- Michel Lussault, « Temps (et espace) », *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*, Belin

[1] Edward Soja, *Postmodern geographies : the reassertion of space in critical social theorie*, Londres, Verso, 1989.

[2] « L'espace et le temps : une fausse symétrie », *EspacesTemps*, n° 68, 1998.

© Les Cafés Géographiques - [cafe-geo.net](http://cafe-geo.net)